

## ECRIRE UNE NOUVELLE A VENISE - 2017

### ECRIRE A VENISE

*par Hélène Godeaux*

Giampaolo Sollano jouissait d'une belle réputation dans les milieux littéraires de Trieste. Trieste qui s'y entend en écrivains et en a produits et inspirés à foison ainsi que de doux dingues puisque c'est la ville de la psychanalyse italienne, où pour la première fois les aliénés furent lâchés dans la nature. C'est aussi l'ancien port de l'Empire austro-hongrois, plus cosmopolite qu'italienne, rivale historique de la sérénissime République, Venise.

Depuis son prix Strega, qui lui avait donné un semblant de célébrité dans toute l'Italie, l'inspiration l'avait quitté. Il peinait à aligner deux phrases sur le papier. La page restait désespérément blanche. Son éditeur le pressait. Il fallait reprendre la plume.

C'est alors qu'il décida de retourner à Venise où il avait passé de longs mois, réfugié à la Giudecca.

Venise est-elle un lieu pour écrire? N'est-elle pas elle même un sujet, le sujet? Venise pour vivre, pour respirer, pour écouter, pour rire mais ...pour écrire, encore?

Retourner à la Giudecca? Mais la Giudecca avait abrité son amour caché, son amour perdu. Il y avait ses habitudes, ses rituels. Il sortait alors tous les matins pour rejoindre les Zattere, assister à la première messe à l'église des Gesuati, les yeux perdus dans le tourbillon

mystique de Giambattista Tiepolo. Il prenait le premier nectar du matin en contemplant le ballet des navires glissant sur le canal et retournait écrire dans la chambre où elle dormait encore paisiblement.

C'est donc chez Gianni qu'il irait, à Castello, au-delà de l'Arsenale, dans cette calle obscure qui s'ouvre comme un rideau de théâtre sur la lagune, la plus belle vue du monde ; San Giorgio, la Punta della Dogana, la Piazzeta, le Palais des doges dans cette brume incertaine dont Guardi a nimbé Venise. Là, loin des palais de marbre et d'or, et des foules hagardes et abhorrées, ce sont des petites maisons modestes, basses, les maisons des arsenalotti, ces artisans anonymes qui fabriquaient la flotte vénitienne qui régnait autrefois sur toutes les mers. Des guirlandes de linge relient les fenêtres les unes aux autres formant de charmants tableaux multicolores agités par le vent du large qui s'engouffre sous l'arche donnant sur la mer.

Gianni, son vieil ami, le délicat peintre du dimanche, homme de peu de mots, aux manières exquises, à l'élégance rare et discrète de grand Seigneur déchu. Gianni abritait dans sa jolie maisonnette une précieuse épouse, maîtresse femme, au verbe haut, devant laquelle il n'en menait pas large. Mais Marisa qui avait un cœur d'or sous ses dehors tempétueux, pouvait se montrer la plus tendre des mères de famille, la vraie matrone consolatrice. Et elle avait une qualité qui suffit parfois à attacher bien des hommes: elle était la meilleure cuisinière de Venise. Gianni trouvait toujours une table bien mise, des verres de cristal étincelants, et des mets savoureux préparés et présentés avec amour. Sa table était toujours ouverte pour les amis de passage, français, belges, espagnols, anglais. Elle adorait raconter sa Venise et puis elle aimait chanter et lorsque le prosecco avait fait son oeuvre, il n'était pas rare qu'un chœur vaguement éméché s'élève de la ravissante mansarde où ils vivaient.

L'étage en-dessous était réservé aux invités qui pouvaient mener leur vie librement, disposant de deux chambres décorées avec goût et d'un

joli salon, une petite bibliothèque, une salle à manger cuisine. Le matin dès l'aube, Gianni partait, toujours élégant, en quête de délicieux cornetti qu'il amenait tout chauds avec un sourire craquant. Le chien Babou courait sur ses talons et si vous aviez la chance d'être plus rapide que ce dernier vous pouviez savourer au saut du lit ces douceurs vénitiennes.

Giampaolo retrouvait dans cette maison la chaleur d'une famille, le cocon maternel dont il se sentait si cruellement privé. Ils se retrouvèrent donc et passèrent plusieurs jours à déambuler avec bonheur dans une douce complicité. De pont en pont, de campo en campo, d'église en église.

Giampaolo s'enchantait de ces retrouvailles. Il s'attendrissait. Il se surprenait à parler sans entraves, à livrer quelques confidences, à envisager un avenir.

Au Lido, ils rejoignaient quelques amis sur la plage, dans une petite guinguette de pêcheurs, loin des palaces et des cabines de stars, pour des journées de pure insouciance et de délices très simples : friture de poisson et vin blanc.

Le soir, ils s'asseyaient, parmi les pêcheurs à la ligne, sur les bancs de pierre de la riva dei setti martiri, face à la lagune, dans une douce béatitude.

Venise l'enveloppait de tendresse et de chaude lumière.

Dans son petit salon, il écoutait en s'endormant les nocturnes de Gabriel Fauré, le berçant vers un bienfaisant oubli.

Un matin, il descendit à pas de loup vers la calle, parcourut la riva, dépassant l'Arsenale, le Danieli, le Palais des Doges , la Piazzetta, le campo Santo Stefano, le campo San Vidal, pour parvenir au pont de bois de l'Académie. Il gravit lentement les marches et s'arrêta au milieu du pont, alourdi, enlaidi par les cadenas de l'amour, symboles s'il en est de ce qui enchaîne. « L'homme est né libre et partout, il vit dans les fers » disait le Promeneur solitaire.

Du pont de l'Accademia, le regard se porte vers le large, les bateaux, les sempiternels adieux, vers l'infini, vers l'église de la Salute, ses gracieuses volutes surmontées d'anges, aux ailes déployées ? « Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ? » se remémora-t-il.

Les yeux rivés sur la boule d'or de la Punta della Dogana sur laquelle la fortune, un pied en l'air, présente son écharpe au vent, girouette entre vents contraires, dans l'incertitude du sort à prendre, il gravit la rambarde.

Et il sauta.